

LA SAINTE-CATHERINE



POURQUOI, chaque année, le 25 novembre au soir, les amis et membres d'une même famille se réunissent-ils ensemble ? C'est que la Sainte-Catherine est une fête traditionnelle au sein des joyeuses populations canadiennes, et, par conséquent, nous ne saurions nous étonner ; car il n'est pas de foyer qui ne rappelle à ceux qui l'entourent le nom de la glorieuse martyre. Danses et chansons, gais souvenirs, aimables propos, tout cela sans oublier la *tire* de rigueur, fait de cette soirée une des plus belles de nos longues veillées d'automne et d'hiver ; mais cette fête de famille a aussi son écho dans toutes nos maisons d'éducation : seule fête, peut-être, qui rappelle ainsi à nos jeunes étudiants les douces années de l'enfance. Il y a, toutefois, cette différence que, pendant qu'on fête sainte Catherine par coutume et par tradition, dans le monde, les collégiens chantent son nom et exaltent sa mémoire à un titre bien autrement grand, bien autrement sublime ; ils honorent celle qui, par sa science, a mérité de devenir la patronne des philosophes.

Depuis notre bas âge, nous entendons dire et répéter tous les ans ce nom vénéré de "sainte Catherine," et, j'en suis convaincu, plusieurs lecteurs ne se sont jamais inquiétés de savoir ce que fut cette illustre vierge. Qu'on veuille bien me permettre de la leur faire connaître et de tirer quelques considérations de son histoire.

Catherine, issue de race royale, vivait à Alexandrie, au commencement du IV^{me} siècle ; elle était aussi distinguée par ses vertus que par son savoir. L'histoire atteste qu'à l'âge de dix-huit ans elle luttait en science avec les esprits les plus éminents de son époque. Elle parut sous le règne de Maximin Daïa, l'un des plus lâches persécuteurs de l'Eglise catholique. Répondant par le courage à son odieux édit de persécution, la vierge d'Alexandrie démontra à l'empereur la vanité des idoles et la beauté du christianisme.

Maximin, étonné du savoir de cette jeune fille, fit venir cinquante des philosophes les plus éclairés pour la confondre et l'amener au paganisme. Catherine leur répondit avec tant de sagesse qu'ils s'avouèrent vaincus et reconnurent le vrai Dieu.

Prières, menaces, promesses, honneurs, tout fut employé pour vaincre la constance de la sainte ; mais tous ces efforts se brisèrent contre son inébranlable fermeté qui s'affermirait encore même dans les tourments les plus cruels.

Pour faire mourir cet ange de la terre, plusieurs moyens furent employés sans succès ; réduit à sa dernière ressource, le persécuteur résolut de la faire décapiter, et elle cueillit ainsi la palme de la virginité et du martyr, le 25 novembre 308. Elle était à peine âgée de dix-neuf ans.

En un mot, l'érudition peu commune de sainte Catherine, l'esprit de piété avec lequel elle la sanctifia, le bon usage qu'elle fit de ses connaissances, la victoire qu'elle remporta sur les cinquante savants chargés de la convertir au paganisme ou plutôt de la pervertir, l'ont fait choisir dans les écoles pour devenir la patronne et le modèle des philosophes chrétiens.

L'esprit de cette sainte, nullement occupé par les pensées mondaines, entièrement libre, par l'absence des affections terrestres, disposait parfaitement cette haute et noble intelligence à l'étude, à la recherche et à l'amour de la vérité. Des sciences aussi vastes que les lettres, la philosophie et la théologie à la fois, et chez une même femme (permettez-moi de le faire remarquer en passant), devraient quelque peu attiser notre courage, à nous autres, hommes ; confondre notre ignorance ou au moins notre insouciance. Non pas que je veuille dire que la science doit être interdite aux femmes ; non, bien loin de là ma pensée, car, comme pour les hommes, la recherche et l'amour de la vérité doivent les rendre heureuses.

Un célèbre écrivain a dit : "Le christianisme,

en maudissant l'orgueil et les prétentions ridicules, n'a jamais voulu vouer à l'ignorance cette précieuse partie du genre humain." L'Eglise a toujours aimé pour tous ses enfants cette lumière de la science destinée à chasser de notre intelligence les ténèbres qui l'ont enveloppée après la chute du premier homme.

Bien que nous vivions dans un siècle de science qui efface tous les précédents, dans un siècle qui semble condamner les âges passés en prenant pour lui seul le titre fastueux de siècle de lumière ; cependant, même dans ce siècle, on trouve partout l'ignorance la plus fatale, je veux dire l'ignorance de notre religion. Au contraire, dans les beaux jours florissants de l'Eglise, on cultivait moins les sciences et les lettres, il est vrai, mais on s'appliquait plus à la connaissance des mystères de la foi.

"Presque tous les livres d'aujourd'hui sont écrits en haine du christianisme, et on trouve partout le mépris de l'Eglise et de son autorité." On voit à notre époque des choses qui ne se sont jamais rencontrées, même dans les siècles les plus barbares. En effet, quand a-t-on vu assez d'audace et de perversité dans le cœur humain pour oser, comme l'ont fait il y a trois ou quatre ans, les francs-maçons, dans une ville aussi sainte et aussi civilisée que Rome, promener par les rues l'étendard de Satan. Et que devient ainsi notre âme ignorante, au milieu d'attaques sans cesse dirigées contre sa foi ? Il faut l'avouer, malheureusement, elle se laisse induire en erreur.

"Souvent, dit l'abbé Martin, une jeune personne instruite, impose silence à des académiciens qui nient nos mystères dont ils ne connaissent pas même le nom, et il ajoute, qu'il serait consolant pour l'Eglise de voir un très grand nombre de ces esprits cultivés qui font respecter l'Évangile et savent venger Jésus Christ attaqué par des ignorants, jaloux de sa gloire."

Voilà bien le rôle qu'a joué sainte Catherine ; elle qui a su parer son âme de ce qu'il y a de plus beau, c'est-à-dire, de la science et de la vertu. Aussi, mépriser la science pour lui préférer les honteuses ténèbres de l'ignorance, c'est mépriser la fin que Dieu s'est proposée en nous donnant la noble faculté de connaître la vérité et de nous attacher à elle.

Si nous pouvons constater que la science de sainte Catherine accuse notre ignorance, à plus forte raison, nous pouvons dire que son courage condamne notre apathie. En effet, l'intelligence n'est pas tout l'homme, le cœur en est la principale faculté.

Aujourd'hui, comme dans les temps de persécution où vivait sainte Catherine, il nous faut de la force et du courage pour être chrétien. Les ennemis que nous avons à combattre sont peut-être moins cruels, mais ils sont plus nombreux, plus perfides et non moins dangereux. Un orateur sacré disait dernièrement : "Il n'y a presque plus de société, plus de réunion sans que l'on y trouve quelque adversaire de l'Eglise, de l'Évangile, de la sainteté et de la vertu." Et, certes, il est bien facile pour nous tous de s'en convaincre, si nous y portons quelque peu attention.

Alors, si, dans ces circonstances, nous défendons vaillamment notre religion, nous serons les dignes disciples de sainte Catherine, et, par conséquent, les amis de la sagesse, puisqu'elle est la patronne des philosophes.

IVAIN DE BLANCFORT.

ROSE BLANCHE



"H ! la jolie cassette ! s'écria Francis de Varnage, jeune élève de l'école Saint-Cyr, qui était venu embrasser son père un jour de sortie.

Ce disant, il avait pris sur la table une boîte d'argent, finement ciselée et couverte d'une lame de cristal, taillée

en biseau.

—Elle renferme une rose fanée, dit-il, après l'avoir examinée, une rose bien vieille, car il est im-

possible d'en reconnaître la couleur primitive. C'est un souvenir, n'est-ce pas, mon père ?

—Oui, mon enfant, répondit M. de Varnage, un souvenir de ma jeunesse.

—Il y a là une histoire, père. Dites-la moi.

—Elle est bien simple, et ne sera pas longue à raconter. Assieds-toi sur le canapé. Je commence.

"J'étais, en 1859, le prétendant agréé de Mlle Marie d'Albon, ta mère. Les bans devaient être publiés sous peu et j'avais demandé un congé, quand la guerre fut déclarée à l'Autriche. Je fus attaché à l'état-major du maréchal Baraguey-d'Hilliers, que je devais rejoindre en Piémont. Notre mariage fut donc ajourné, mais, la veille de mon départ, je dinai chez M. d'Albon, et le soir, avant de quitter l'hôtel, j'offris à Marie la bague des fiançailles.

"Elle la reçut avec tristesse, hésita pendant un instant, puis, me tendant une rose blanche qu'elle venait de prendre à son corsage :

"—Acceptez cette fleur, dit-elle, et pensez à moi.

"Je baisai Marie au front et portai la rose à mes lèvres.

"—Cette fleur sera toujours là, dis-je, en touchant ma poitrine. Merci, mademoiselle.

"Marie eut un pâle sourire ; elle baissa le front et, brusquement, sortit, car les pleurs lui venaient aux yeux.

"Je donnai la journée du lendemain à ma famille ; le soir, je quittai Paris, et, malgré quelques retards inévitables dans un pareil moment, je rejoignis à temps le maréchal, sous les murs d'Alexandrie. L'armée française était prête. Elle se mit en marche deux jours après.

"Je pris part à plusieurs reconnaissances, et j'assistai au combat de Melegnano. Partout, je fis mon devoir sans peur et sans reproche. Le soir, rentré au quartier-général du corps d'armée, sous la tente ou dans quelque maison de paysan, j'oubliais les fatigues éprouvées, en contemplant la rose blanche que, selon ma promesse, je portais sur mon cœur, enfermée dans un étui en cuir de Russie, doublé de soie. Puis, j'écrivais à ma mère pour lui raconter ce qui s'était passé, et à Marie pour lui parler de mon amour et mes espérances. Pressentiment ou superstition, je ne craignais pas l'avenir. Il me semblait que la fleur aimée était un talisman, et, qu'elle devait me préserver de tout péril.

—Et vous êtes revenu sain et sauf ?

—Sain et sauf... grâce à mon talisman.

"Le 24 juin, au moment où nos soldats, après d'héroïques efforts, enlevaient le château et le village de Solferino, je portais un ordre du maréchal. En revenant, ma mission remplie, je tombai sur un gros détachement de grenadiers autrichiens égaré. Les malheureux affolés, et me croyant soutenu, levèrent la crosse en l'air. Mais l'officier qui les commandait, un officier supérieur, furieux de les voir ainsi démoralisés, poussa son cheval sur moi. Je dus mettre le sabre en main pour me défendre. Le combat ne fut pas long. J'étais de sang froid, l'Autrichien ne l'était plus. D'un vigoureux coup de revers, je le blessai grièvement au flanc gauche. Mais en tombant, il déchargea sur moi son pistolet... à bout portant. C'était fait de moi si je n'avais eu... mon talisman.

"L'étui qui le renfermait fut percé, mais la balle dont la force avait été amortie, s'arrêta sur une de mes côtes et ne me fit qu'une très légère blessure.

Un escadron de hussards arrivait en ce moment. Le détachement autrichien mit bas les armes, et je rejoignis l'état-major du maréchal.

—Et votre blessure, père ! demanda Francis.

—La balle était tombée d'elle-même. Un brave chirurgien me pansa, et j'en fus quitte pour quelques jours de repos.

Mais la rose n'a pas été touchée ; elle est entière.

—En effet, la balle a passé à côté d'elle. Mais une goutte de sang a pénétré dans l'étui jusqu'à la fleur qui en porte la marque.

M. de Varnage ouvrit la cassette pour montrer à son fils une tache brune, encore visible sur une des pétales jaunies par le temps. Puis, il reprit :

—Comme tu le sais, la paix fut signée à Villafranca, peu de temps après la bataille. Fut-ce une faute ? "Chi lo sa ?" Pour moi, je m'en réjouis, alors.